

SIOBHAN BROOKS

L'afro-féminisme dans la vie de tous les jours
Race, maladie mentale, pauvreté et maternité



AVERTISSEMENT À PROPOS DE LA TRADUCTION

Cette traduction est un travail amateur réalisé par un homme blanc. Il est évidemment perfectible et il me semble nécessaire d'expliquer certains choix - qui restent criticables !

Siobhan Brooks écrit ici de manière assez brute, comme d'un seul jet, sans se soucier des répétitions ou d'appliquer un formatage universitaire. Cette traduction tente de ne pas lisser ce style.

L'auteure emploie très souvent le terme "women of color". Si cela a historiquement et théoriquement un sens aux États-Unis, l'expression "personne de couleur" ne constitue en français (de France) qu'une sorte d'euphémisme essentiellement raciste. Je l'ai remplacée par "femmes racisées". L'adjectif "racisé" est communément employé dans les milieux militants pour parler des personnes perçues comme non-blanches qui subissent le racisme systémique.

Le mot "community" est également très présent. J'ai utilisé le mot "quartier" quand il se rapporte à des aspects de la solidarité du voisinage par exemple.

Le mot "queer" a été laissé tel quel. Il se rattache à un positionnement de genre/d'orientation sexuelle non-hétéronormée – personnes trans, lesbiennes, intersexes... – avec une forte connotation militante.

Être "empowered", un terme difficilement traduisible ! Selon le contexte, il signifie "se sentir plus fort·e", "être autonome", "se sentir soutenu·e", "trouver l'énergie pour lutter"... Quand il apparaît, je l'ai signalé entre crochets et "traduit" tant bien que mal, jamais de manière totalement satisfaisante.

Dans le texte original, il y a des majuscules à "Noire" et pas à "blanche". Ici aussi.

D'autres remarques liées à la traduction apparaissent dans le texte, entre crochets.

Quand cela est nécessaire, des mots portent les deux genres. Par exemple, "Tous les meilleurs auteurs" devient "Tou·te·s les meilleur·e·s auteur·e·s". Certains ont pu m'échapper, désolé.

gurdulu – merci à Tweedy pour les précieuses suggestions et la relecture.

Siobhan Brooks
L'afro-féminisme dans la vie de tous les jours
Race, maladie mentale, pauvreté et maternité

En 1948, ma mère avait 16 ans, elle a eu des relations sexuelles et est tombée enceinte de ma sœur Connie. Elle a accouché le jour de la Saint-Valentin. Une grossesse adolescente était considérée comme un comportement déviant (le père était parti), alors on l'a retirée de son école à San Francisco et on l'a renvoyée dans le Sud pour réapprendre les bonnes "valeurs traditionnelles". Ma tante, qui avait 18 ans et croyait ardemment en ces valeurs traditionnelles, pensait que ma mère était trop jeune pour avoir un enfant et qu'elle ne serait pas capable d'offrir à ma sœur une "bonne vie". Ma tante, qui était mariée à un militaire, est descendue dans le Sud où ma sœur était élevée par de la famille, et l'a officiellement adoptée. Elles ont déménagé à Seattle pour y vivre dans le style classe moyenne. Dans les années 1950, ma mère – alors mère célibataire – a été placée en hôpital psychiatrique pour l'infanticide de sa seconde fille, Tara. Personne dans la famille ne savait grand chose à propos de Tara ; ils ne l'avaient jamais rencontrée. "À cette époque, c'était dur de s'en sortir financièrement pour les mères célibataires, surtout pour les femmes Noires", m'a dit ma tante quand j'avais 16 ans et que je suis arrivée à Seattle, avide de connaître mon histoire familiale. Ma mère était très pauvre et ma tante suspectait qu'elle avait eu du mal à nourrir Tara. Ma mère l'a emmenée à l'hôpital, prétendant qu'elle était tombée, mais Tara était déjà morte quand ma mère est arrivée. Les médecins avaient des soupçons quant à ses blessures, ils suspectaient qu'elle avait été jetée contre un mur. Ma mère a alors fait une crise de nerfs et a été emmenée au *Napa State Mental Hospital*. Elle était atteinte de schizophrénie.

Quand, adolescente, j'ai entendu cette histoire, j'étais outrée que ma famille ne m'ait pas parlé plus tôt de ce qui "n'allait pas" chez ma mère. C'est pour cela que je n'avais jamais eu de nouvelles de Tara. Ma mère m'avait dit que j'avais deux sœurs, mais je ne connaissais que sa première fille, Connie. Je n'ai pas détesté ma mère à cause de ça, mais j'enrageais de penser que j'étais la seule de la famille à ne pas savoir. De telles histoires ne sont pas inhabituelles au sein des

communautés Noires, même si elles restent des “secrets” de famille. L'avortement n'était pas une option pour beaucoup de pauvres et de femmes Noires de la classe ouvrière comme ma mère. Quand je pense au mouvement pour les droits en matière de procréation [*reproductive rights*] chez beaucoup de féministes blanches de la classe moyenne des années 1960 et 1970 – les archives télévisuelles en noir et blanc de femmes blanches brandissant des pancartes pro-choix, arborant des cintres barrés – je pense que c'était “leur” mouvement. Ces féministes semblaient s'occuper de l'avortement en tant que choix pour les femmes blanches de la classe moyenne. Elles ne s'occupaient pas des problèmes de pauvreté et du manque d'éducation, des réalités de l'infanticide et du racisme, ni de rendre l'avortement accessible pour toutes les femmes.

Je n'ai jamais discuté d'avortement avec les femmes de ma famille, mais je savais qu'elles étaient contre, étant très impliquées dans l'église. L'avortement et la queeritude [*queerness*] étaient vues comme des péchés. Ma sœur Connie a été beaucoup plus active dans le mouvement des droits civiques que dans le mouvement féministe, alors même qu'elle travaillait principalement avec des femmes Noires. Elle a fait ses études à Seattle à l'apogée de l'intégration des années 1960 et a vu des parents blancs, surtout des femmes blanches, protester contre sa présence à l'université fréquentée par leurs enfants. Elle ne s'est jamais associée au féminisme blanc parce que la pauvreté de femmes comme notre mère n'a jamais fait partie de leurs considérations. Je pense que, globalement, le mouvement féministe blanc *mainstream* a rarement pris en compte les problèmes de classe en ce qui concerne la maternité. Elles pensaient que la maternité leur était imposée, et elles se battaient pour être sur le marché du travail, sans réaliser que les femmes Noires et les autres femmes racisées et les femmes blanches pauvres étaient déjà sur le marché du travail. Certaines de ces femmes faisaient la nounou afin que ces femmes blanches de l'élite puissent se rendre à leur réunions “féministes”.

En grandissant, je savais qu'il ne fallait pas tomber enceinte parce que ma mère me disait que je finirais par dépendre des services sociaux, comme pour la plupart de nos voisines mères célibataires. Beaucoup d'entre elles avaient quitté l'école. Ma mère ne tenait pas ces propos parce qu'elle était féministe ; elle tenait ces propos parce qu'elle connaissait par expérience la combinaison racisme, pauvreté et sexisme. Elle voulait que je survive et que j'aie des opportunités qu'on lui avait refusées à mon âge. De fait, elle n'a jamais utilisé les mots “féminisme” ou “racisme”. Nous n'avons jamais parlé non plus de mon père, qui était Portoricain comme je l'ai récemment appris. Comme beaucoup de gosses du quartier élevé·e·s par une mère célibataire, je savais que faire allusion à mon père, c'était risquer que ça finisse en punition.

En 1972, alors qu'Angela Davis était acquittée des charges de meurtre dans le comté de Marin, en Californie, je suis née dans les *Sunnydale Housing Projects* [*habitations à faible loyer, quartier très pauvre*] à San Francisco. Nous n'avons jamais parlé d'Angela Davis à la maison. En fait, ma mère voulait que je reste éloignée de tout activisme politique. Même si elle ne le disait pas, je pense qu'elle avait peur que je me fasse tuer, comme nos leaders de cette époque qui ont été tué·e·s ou arrêté·e·s. Grandir dans les années 1970, c'était pour moi comme si ni le mouvement des droits civiques ni le mouvement féministe n'existaient. Peu de gens autour de moi en parlait. Je me souviens d'avoir vu les images de Malcolm X et de Martin Luther King Jr. prononçant des discours, Angela avec sa célèbre afro et le poing en l'air, des Noir·e·s balayé·e·s au canon à eau par la police, des femmes blanches brûlant des soutiens-gorge et des scènes de la Guerre du Viêt Nam.

Je me rappelle que je pensais que nous étions libres alors. Nous n'étions plus balayé·e·s au canon à eau, et nous ne vivions plus étouffés·e·s par la ségrégation raciale sudiste avec ses panneaux "Noirs" et "Blancs". Il ne m'est jamais venu à l'esprit que notre vie dans la pauvreté du quartier témoignait que nous n'étions pas libres, que la ségrégation existait toujours. Aucun de nos voisins ne parlait politique ; ils vivaient plutôt au jour le jour. Ils étaient les moins affectés économiquement parlant par ces mouvements.

Ma mère vivait auparavant dans le quartier hippie de Haight-Ashbury, mais les loyers ont augmenté et elle a dû déménager. Étant une femme Noire célibataire sans diplôme, le quartier de Sunnydale l'attendait. Elle travaillait comme employée d'hôtels, mais quand je suis née, elle a fait une demande d'invalidité à cause de ses pieds déformés par des années à porter des talons hauts. Elle avait 39 ans. Quand j'étais jeune, elle me racontait comment elle avait frénétiquement cherché un logement, en vain. Mais à Sunnydale, il y avait toujours de la place. Ces *projects* étaient les plus grands de San Francisco, construits après-guerre, et ils avaient l'aspect de rangées de maisons rouges et blanches. Les résident·e·s de Sunnydale étaient principalement des Noir·e·s. À cette époque déjà, ce quartier était réputé pour sa violence et serait connu plus tard comme le *Swampy Desert*, le Désert Marécageux. Je peux dire qu'elle ressentait comme un échec de devoir emménager dans ce quartier, et elle a fait de son mieux pour que nous nous y sentions chez nous. Elle devait aussi s'occuper de réintégrer la société ordinaire après son séjour à Napa.

Dans l'ensemble, ma famille ne parlait jamais de ce qu'elle avait vécu dans le Sud, avant de migrer vers les Côtes Est et Ouest. À de rares occasions, ma mère a parlé de race. Dans une anecdote, elle avait 13 ans et se rendait à la grande roue sur *Ocean Beach*. C'était la première fois qu'elle y allait et elle était très excitée. Elle a sauté dans une nacelle et l'employé, un jeune homme

blanc un peu plus vieux qu'elle, a bouclé les ceintures de tous les sièges sauf du sien. Elle m'a dit comme elle était effrayée arrivée au sommet, et elle a craint pour sa vie alors que la nacelle se balançait. Elle a essayé de ne pas regarder en bas et sentait ses mains moites lâcher prise à chaque balancement. Quand le manège s'est enfin arrêté, elle est allée voir l'employé et lui a dit qu'il avait oublié de boucler sa ceinture. Quand il l'a regardée avec de la haine pure dans les yeux, elle a su que c'était délibéré.

Je me rappelle d'une autre fois, quand j'étais petite. J'étais assise à l'avant du bus et une vieille femme blanche est montée et m'a ordonné de bouger. Je n'ai pas compris pourquoi je devais me lever pour elle, mais ma mère m'a immédiatement placée sur ses genoux et la femme blanche s'est assise. Comme nous vivions en plein apartheid et oppression de genre, nous n'avions pas besoin d'en parler – c'était notre réalité quotidienne.

Le féminisme n'est pas un concept avec lequel j'ai grandi. Je n'ai jamais pensé à moi de façon genrée, même quand, adolescente, j'étais harcelée sexuellement par les garçons du quartier et que j'étais éduquée à devenir une gentille fille du fait de ma peau claire et de la texture de mes cheveux. Mais j'ai toujours su que j'étais Noire, surtout par les images des médias racistes à la télévision et dans les films – des domestiques dans les films de Shirley Temple aux personnages stéréotypés dans *Good Times* [sitcom qui se déroule dans un quartier pauvre Noir], en passant par la représentation des "singes" dans *La Planète des Singes*. Nous avons ri de ces images en sachant qu'elles n'étaient pas vraiment nous. C'est comme cela que j'ai appris à avoir honte d'être Noire. Même après le Mouvement pour la Fierté Noire [*Black pride movement*], personne ne voulait être la domestique, la mama [*mammy, personnage archétypal de la femme Noire du Sud*] ou les singes.

Quand j'étais jeune, ma mère et moi nous habillions bien les premier et quinze du mois pour descendre en centre-ville, afin qu'elle puisse toucher son chèque de l'aide sociale. J'étais heureuse parce que je savais qu'elle allait m'acheter quelque chose chez *Woolworth*. Elle portait alors son habit noir et blanc préféré, du maquillage, une perruque, les sourcils peints, du rouge à lèvres orange, qu'elle n'appliquait jamais sur le haut de ses lèvres, et des lunettes de soleil rondes et sombres. Je ne comprenais pas que nous dépendions de l'aide sociale, que c'était pour ça qu'on faisait de longues queues avec des gens qui avaient l'air d'hommes d'affaires dans leur costume, mais la plupart avaient l'air de pauvres sans-abri, certains sentaient l'urine. Ces personnes dans la queue étaient en majorité Noires et Latino-Américaines, principalement des femmes.

Ma mère vivait toujours dans la crainte que les services sociaux continuent de chercher mon père abusif et le réintègre à nos vies. S'il y avait une discussion politique parmi les femmes de

notre quartier, c'était à propos des services sociaux qui nous faisaient constamment vivre dans la peur de perdre les aides. Les autres discussions parmi les femmes Noires étaient à propos de notre peur d'être attaquées par des hommes Noirs, de finir à la rue ou d'être "relogées" par les autorités pour cause de gentrification blanche. Les femmes Noires avaient souvent peur que leurs fils se fassent tuer par la police, le trafic de drogue ou entre eux ; que leurs filles se retrouvent enceintes, agressées à la maternelle ou violées. C'était là les deux réalités genrées pour les Noir·e·s pauvres. Je n'avais pas de mots pour nommer notre oppression, mais elle semblait sans fin et souvent banalisée.

Les femmes à Sunnyside prenaient soin les unes des autres et de leurs enfants, même si cela pouvait passer pour de l'indiscrétion. Elles allaient faire des courses les unes pour les autres, élaboraient des stratégies pour obtenir plus d'argent des services sociaux, conduisaient les enfants des voisines à l'école et surveillaient les aîné·e·s. Un tel investissement pour mon bien-être a aidé à combler les lacunes dues à la schizophrénie de ma mère, qui la rendait souvent effrayée du monde "extérieur". À cause de cette peur, elle voulait me garder auprès d'elle tout le temps (cela n'aidait pas d'habiter ce quartier, où le danger était toujours imprévisible). Quand j'avais 8 ans, par exemple, une vieille femme Noire avec des cheveux gris et des lunettes m'a vue jouer dehors et a demandé pourquoi je n'étais pas à l'école. Quand je lui ai dit que je ne savais pas, elle a contacté une assistante sociale qui a aidé ma mère à effectuer les démarches pour ma scolarisation. Grâce à mon voisinage, j'ai commencé l'école à l'âge de 8 ans en CE1 [*second grade*]. C'est comme cela que ça se passait à Sunnyside.

Le terme "maladie mentale" n'était pas utilisé parmi les gens de mon quartier ou plus généralement dans la communauté Noire. C'est récemment qu'on a commencé à considérer les problèmes de maladies mentales chez les Noir·e·s, notamment chez les femmes Noires, comme la dépression. En grandissant, j'ai lu peu de littérature "féministe" qui traitait des femmes racisées et de maladie mentale, sauf peut-être un peu de fiction. En fait, je n'ai jamais regardé ma mère comme étant atteinte d'une maladie mentale parce qu'elle était fonctionnelle. Je pensais que toutes les personnes malades étaient hospitalisées. Les livres de mon université qui traitaient de maladie mentale parlaient habituellement de femmes blanches, comme dans *Jamais je ne t'ai promis un jardin de roses* [d'Hannah Green] ou *Sybil* [de Flora Rheta Schreiber]. Ni le mouvement féministe, ni le mouvement des droits civiques ne se sont préoccupés des femmes racisées malades mentalement. Dans le champ de la santé mentale, les jeunes femmes Noires sont souvent

décrites comme pathologiques car mères célibataires, ce qui est considéré comme la cause de notre pauvreté.

Un des premiers souvenirs que j'ai de ma mère, c'est de l'entendre se parler à elle-même, et ce comportement était considéré comme normal dans notre foyer. Quand j'étais enfant, j'essayais de l'imiter et cessais de penser que c'était un comportement étrange. De manière imprévisible, elle se mettait souvent en colère, criant et se parlant à elle-même. En fait, elle passait la plupart de son temps toute seule, fumant dans la cuisine et regardant la télé. J'étais réveillée par ses cris à propos de choses que je ne comprenais pas. Qu'un "nègre" l'opprimait, qu'elle ne retournerait pas à Napa, que plus tard elle aurait une meilleure vie, qu'en vérité elle était blanche, qu'elle était supposée épouser un homme blanc et vivre dans une maison. Parfois, on aurait dit qu'elle inventait des mots ou qu'elle parlait une langue que je ne comprenais pas. Elle regardait dans le vide avec des yeux fébriles, un regard hébété, portant un pull à col roulé vert déchiré et une jupe écru même si elle n'y était pas obligée, hurlant rageusement, parfois au point de s'enrouer et de baver.

En présence d'autres personnes, elle pouvait paraître "normale" mais parfois elle se parlait dans un mouchoir. Je soupçonne les voisins d'avoir occasionnellement entendu ma mère hurler ou me frapper avec une ceinture. Parfois, elle me criait dessus à la troisième personne en disant des choses comme "Sors de la chambre de Siobhan, petite négresse !" et en me jetant dehors, sur le porche. Je suis sûre que les voisin·e·s l'ont parfois entendue ou ont vu son comportement. Ma mère était une des plus anciennes habitantes du quartier, donc elle y avait sa place. Tout le monde la connaissait, y compris notre facteur grec. Dans notre quartier, on n'utilisait pas le terme "maltraitance des enfants" mais nous savions que cela existait. Les parents de mes amies devaient parfois soupçonner que je n'étais pas bien nourrie parce que j'étais maigre. Ils m'invitaient à déjeuner et me faisaient emporter de la nourriture à la maison. Ils n'ont jamais dit que j'étais maltraitée et ne m'ont jamais fait ressentir qu'il y avait visiblement quelque chose de mal dans notre façon de vivre.

La violence domestique existait aussi à Sunnydale mais ne portait pas ce nom. Les femmes en parlaient entre elles cependant. Je me souviens d'une grande femme Noire qui avait traversé la pelouse en courant, nue, depuis l'immeuble voisin où habitait un homme Noir plus âgé, jusqu'à chez ma mère. Il l'avait battue et elle n'avait pas eu le temps de mettre de vêtements. Une autre de nos voisines est allée en prison pour avoir poignardé son mari qui la battait. À sa sortie, les femmes du quartier ne l'ont pas jugée. Elles savaient qu'elle avait fait ce qui lui avait semblé juste.

Quand je repense à ces femmes, je doute qu'aucune d'entre elles aurait utilisé le terme “féminisme” pour décrire leurs actes. Je ne fais pas le lien entre des termes comme “maltraitance à enfants”, “violence domestique”, “toxicomanie” ou “maladie mentale” et mon expérience.

À mes yeux colorés, les spots télévisés à propos des maltraitances, financés par des féministes blanches qui essayaient d'éveiller les consciences, semblaient parler de problèmes qui ne touchaient que les blanches. C'était comme si les problèmes de maltraitance n'avaient rien à voir avec nous, que seules les blanches étaient dignes du mot maltraitance. La souffrance et les maltraitances systémiques dans les communautés racisées étaient banalisées. La plupart du temps, nous ne savions même pas que nous étions opprimées. Certaines d'entre nous pensaient que cela faisait partie intégrante du fait d'être Noire. Avoir accès aux soins, à une bonne éducation, à de la nourriture saine, à un logement abordable, avoir des aspirations et désirer améliorer sa santé mentale et physique, c'était souvent perçu comme “blanc”.

La plupart d'entre nous n'avait pas accès à tout ceci, et nous mourions souvent jeunes – où était le mouvement féministe qui allait nous aider ? Les femmes Noires avec lesquelles j'ai grandi tiraient de la fierté à être des “femmes Noires fortes”, pas “faibles” comme les femmes blanches ou “folles” comme les personnes blanches en thérapie. Ces femmes étaient en colère, sentant qu'elles avaient été forcées à jouer le rôle d'épine dorsale de la communauté. Pour justifier leur sexisme, des hommes Noirs souscrivaient à cette vision des choses. Ces femmes tiraient de la fierté à élever les enfants, à soutenir leur mari et leur famille avec de bas salaires – sans services de santé, sans parler de santé mentale. Pour une femme Noire, être dépressive était vu comme une sorte de luxe. Malgré l'état mental de ma mère, elle réglait les factures à temps, faisait les courses et refusait l'aide alimentaire proposée par le gouvernement. Quand elle est morte récemment d'un emphysème, j'ai parlé de sa maladie mentale à des ami·e·s qui m'ont demandé si elle était sous traitement médical. Je ne savais pas qu'elle aurait dû l'être.

Étudiante à la *San Francisco State University*, j'ai commencé à me dire féministe quand j'ai suivi les *women's studies* [ndt : études interdisciplinaires qui étudient entre autres choses les relations entre pouvoir et genre]. Comme beaucoup de jeunes femmes racisées originaires de la classe ouvrière pauvre, l'université a été le premier endroit où j'ai appris le langage du racisme, du sexisme et du classisme. J'y ai également pris conscience de ce que c'était qu'être Noire et j'y ai appris l'Histoire Noire. J'ai rasé mes cheveux permanentés.

Mon premier cours de *women's studies* était à propos de sexualité et du corps, de

comment nos vagins n'étaient jamais perçus comme une partie de notre corps. Nous avons lu *Our Bodies, Ourselves* (édité par le *Boston Women's Health Book Collective*) et *Powers and Desires: The Politics of Sexuality* (édité par Ann Snitow, Sharon Thompson et Christine Stansell) et nous avons débattu, autour d'images dans les magazines, du corps des femmes (surtout blanches) et de sexualité. J'ai trouvé ce cours intéressant mais très eurocentré, malgré l'inclusion de quelques textes de femmes racisées, comme un essai de Cherrie Moraga. J'ai pensé à mon amie d'enfance mexicaine Lupe, qui vivait dans mon quartier, sentait la laque parfum fraise et écrivait au rouge à lèvres sur les murs de sa chambre le nom des garçons qu'elle avait embrassés – où était-elle dans tout ça ?

Nous avons débattu sur la pornographie, et j'ai appris que beaucoup de femmes travaillaient dans l'industrie du sexe pour payer leurs études. Cela m'a conduite à travailler au *Lady Lust*, un peepshow de San Francisco connu pour sa politique "féministe", "sexe-positive" et son engagement à nommer des responsables femmes ; j'y suis devenue plus tard déléguée syndicale et me suis battue qu'il y ait davantage de femmes racisées embauchées.

La plupart de mes professeures étaient des femmes racisées, mais la plupart des étudiantes étaient blanches de la classe moyenne. Ces étudiantes parlaient souvent avec pour postulat universel que "femme" signifiait blanche comme elles. Quand on discutait de race, au moins une femme blanche se mettait à pleurer sa culpabilité blanche. Nous pouvions exister en tant que femmes dans ces cours, mais pas dans nos différences de race, de classe et d'identité culturelle. J'avais le sentiment que ces crises de larmes fonctionnaient fréquemment pour masquer le racisme des femmes blanches vis-à-vis des problèmes affectant les femmes racisées. Les femmes blanches de la classe moyenne, qui ont été éduquées à se taire par la culture dominante, pouvaient s'exprimer dans les cours de *women's studies*. Mais encore une fois, elles ne pouvaient pas voir que si leur participation se révélaient libératrices pour elles, elles pouvaient être inhibantes pour les femmes racisées (et les quelques hommes racisés) qui, à cause de leur race et de leur genre, ne se sentaient pas autorisées à parler. J'ai commencé à comprendre pourquoi la plupart des femmes racisées suivaient les *ethnic studies* et pas les *women's studies*. J'ai ressenti un isolement racial du fait d'être une des rares femmes racisées dans ce département, parce que beaucoup de femmes racisées avaient le sentiment que le féminisme était un truc de lesbiennes blanches. Certaines considéraient ce concept comme les séparant des hommes de leur communauté. Les voix des femmes racisées *queer*, qui étaient actives lors des combats pour nos droits civiques, étaient souvent silencieuses dans les départements d'*ethnic studies* et anecdotiques

dans les *women's studies*.

Dans un cours intitulé “Femmes et violence” mené par une femme Noire qui était mère lesbienne, les femmes blanches avaient tendance à penser que le cours devait se focaliser sur elles. Il y avait peu de femmes racisées dans ce cours, alors la professeure a fait en sorte que nous nous sentions légitimes à nous exprimer [*empowered*] en nous donnant la parole en priorité. J'ai adoré ce cours parce que nous parlions des vrais problèmes qui affectaient les femmes pauvres et les femmes racisées. Ma mère et moi n'avions jamais parlé de féminisme ou de racisme, mais ce cours m'a au moins fait sentir que les expériences des femmes racisées pauvres de la classe ouvrière comme nous étai^{ent} étudiées – nous n'étions pas invisibles.

Lire de nombreux travaux de femmes racisées pauvres de la classe ouvrière m'a donné le projet d'écrire à propos de mes propres expériences avec la pauvreté et la maladie mentale. Nous avons lu *L'Histoire de Bone* de Dorothy Allison et *Beloved* de Toni Morrison. La classe a adoré le roman d'Allison – la plupart des étudiantes étaient de la classe moyenne, mais elles pouvaient faire le lien avec la réalité du sexisme et de la violence familiale. Mais quand nous avons lu *Beloved*, certaines femmes ont soudain eu le sentiment que le cours “déravait”, que nous parlions de race, pas de genre. L'autre étudiante Noire et moi l'adorions. Lire à propos de l'infanticide m'a donné de la force [*empowered*], du fait que c'était un sujet qui me touchait de près.

Une femme blanche a levé la main et a protesté, “Pourquoi lisons-nous des textes sur les Noir·e·s ? Je pensais que c'était un cours sur les femmes.” La professeure a perdu son calme et lui a dit qu'au cas où elle ne le savait pas, c'était une femme Noire qui enseignait et que les personnes Noires peuvent aussi être des femmes. La femme blanche s'est mise à pleurer et a quitté la classe en colère. J'étais stupéfaite par le sentiment de légitimité et le sens du privilège de cette femme blanche, qui était capable de protester et de pleurer dans la classe. Je n'arrive à me souvenir que de rares cas où j'ai vu une femme Noire pleurer dans mon quartier, même quand un drame survenait.

Dans un cours intitulé “Féminisme et marxisme”, mené par l'Asiatique-Américaine lesbienne socialiste féministe Merle Woo, un incident similaire a eu lieu. Il y avait trois femmes racisées dans la classe, moi comprise – toutes Noires. Nous parlions d'oppression intégrée, de corps et de race. Le sujet de l'opération esthétique du nez a été lancé par des femmes Juives en parallèle à la couleur de peau et à l'esclavage des Noir·e·s. Les femmes Juives essayaient de comparer le “nez Juif” aux images du corps des Noir·e·s. Les femmes Noires ont écouté silencieusement ce que les femme Juives avaient à dire, en se lançant des regards signifiant “Vous

pouvez y croire, vous, à ce que disent ces blanches ?” Quand les femmes Juives ont terminé de parler, une femme Noire a exprimé le sentiment que ce discours était raciste. Que même si les femmes Juives ressentaient aussi des pressions pour correspondre aux standards de beauté européens, cela était sans commune mesure avec ce que vivaient les femmes Noires et les autres femmes racisées, parce que dans ce pays les femmes Juives pouvaient passer pour des blanches, alors que nous, non. Les femmes Juives étaient fâchées et nous ont accusées de ne pas les comprendre. Elles niaient nos sentiments mais exigeaient que les leurs soient reconnus.

Leurs mots étaient une forme symbolique de violence. Le fait que les expériences des femmes racisées soient niées dans une salle de classe est le reflet de la violence physique qui nous est infligée dans la rue. Ce que j'ai vécu dans cette classe n'était pas si différent de ce qui est arrivé à ma mère des années auparavant, quand l'employé blanc de la grande roue n'avait pas attaché sa ceinture. La mentalité est la même : notre humanité n'a pas de valeur.

À la séance suivante de ce cours, une femme Noire qui faisait partie des quelques inscrites en *women's studies* avec moi, a donné une définition du privilège blanc, listant toutes les manières qu'ont les personnes blanches d'être privilégiées par rapport aux personnes racisées, dans leur image, culturellement, racialement et économiquement. Les échanges se sont poursuivis sur deux jours. Le deuxième jour, la femme Noire a quitté la classe. Même si je respectais son choix, je suis restée car je ne ressentais pas le besoin de partir. Les femmes Juives m'ont alors remerciée pour avoir “compris” d'où elles venaient. Je symbolisais la “bonne” Noire. Cela m'a mise dans une position embarrassante : même si je n'avais pas quitté la classe, cela ne voulait pas dire que j'étais d'accord avec elles. Je suis restée parce que je voulais être témoin de ce qui se passait. Trop souvent, les femmes Noires quittent un milieu blanc par peur. Elles ont le sentiment que leur présence ne compte pas, que si elles parlent, on ne les écouterait pas. Même si je ne disais rien, je voulais rester et que ma présence en tant que femme Noire soit reconnue. Ce n'est pas parce qu'elles étaient fâchées que les femmes Noires attirent leur attention sur les problèmes de racisme, qu'il fallait que nous abandonnions la place.

Grandir dans le quartier où je vivais et la maladie mentale de ma mère m'ont préparée aux environnements hostiles. J'ai toujours eu à naviguer entre le monde “normal” et le monde de ma mère, espérant souvent que ces deux mondes ne se rencontrent jamais. Je craignais pour ma survie si jamais on me séparait d'elle. En grandissant, j'ai appris à survivre en conciliant le monde Noir de ma communauté et le monde blanc de la classe moyenne, qui me démontraient de maintes façons que mon monde ne comptait pas. Les *women's studies* n'échappaient pas à la

règle. Je tiens mes compétences du temps où j'avais à faire à des professeur-e-s racistes qui m'avaient inscrite en cours d'anglais comme seconde langue (*ESL*) en CM2 [*fifth grade*], même si je n'ai jamais parlé que l'anglais à la maison. J'ai dû me débrouiller toute seule parce que ma mère ne comprenait pas ce qui se passait. La professeure d'*ESL* a finalement compris que je n'avais rien à faire dans sa classe, et j'ai été placée dans une classe banale. J'ai dû traverser cette épreuve seule, mais je savais que mon entourage me trouvait intelligente et que je leur importais. Savoir cela m'a accompagné tout au long du CM2, et cela m'a accompagné tout au long des *women's studies*.

Cette façon de naviguer entre deux mondes n'est pas nouvelle pour les femmes racisées, pour les immigrées ou pour beaucoup d'entre nous nées aux États-Unis. Nous venons de cultures différentes, parlons des langues différentes et avons des visions du monde différentes, pour la plupart non respectées dans un milieu blanc. Beaucoup de femmes blanches ont souvent peur de la différence et essaient de l'ignorer ou de nous silencier quand nous affichons notre race ou nos différences de classe. Elles disent souvent qu'elles ne voient pas la race, seulement les êtres humains. Mais c'est un mensonge et nous le savons tou-te-s. Elles ne semblent pas comprendre que pour une femme racisée, notre race est une partie centrale de notre humanité, surtout dans une société dominée par les blancs, comme les États-Unis. Ce sont des incidents comme ceux-ci qui rendent les *women's studies* difficiles pour les femmes racisées, et qui font que les cours sont fréquentés essentiellement par des blanches, même dans une université progressiste comme la *San Francisco State*, où le programme des *ethnic studies* est issu directement du mouvement des droits civiques. Dans les *women's studies*, nous lisons les œuvres de quelques femmes racisées mais, étonnamment, pas celles de bell hooks ou d'Angela Davis (alors même qu'elle a enseigné ici). Je les ai plutôt lues à mes cours de *Black studies*.

Les femmes blanches qui fréquentaient les mêmes cours que moi ne comprenaient souvent pas leurs privilèges de race et de classe et, la plupart du temps, elles ne se voyaient pas comme étant racistes. Par exemple, dans la classe d'une amie, un cours sur les femmes et la nature fréquenté principalement par des blanches, il y avait des femmes blanches qui s'approprièrent la culture amérindienne [*Native American*] : elles portaient des capteurs de rêves ou des bijoux amérindiens. Elles se sont éclatées à faire des marches dans le désert, mais mon amie devait surmonter sa peur de la nature, une peur que beaucoup de femmes racisées citadines éprouvent, comme on nous a appris dès le plus jeune âge à éviter d'aller seules dans les parcs par crainte d'être violées.

Une fois, une femme blanche et moi parlions des études et d'éducation, et elle a dit que je

devais avoir eu la même éducation qu'elle puisque nous fréquentions la même université, les mêmes cours. Elle essayait de démontrer que le problème dans ce pays était celui de la classe, pas de la race. Elle a été choquée quand je lui ai dit que je n'avais été scolarisée qu'à l'âge de 8 ans. Une autre fois, une femme blanche m'a demandé de lui prendre un scone à la cafétéria. Je n'avais jamais entendu parler d'un scone. Je pouvais seulement espérer que la pâtisserie serait clairement affichée. Ces femmes présumaient simplement que tout le monde provenait d'un milieu similaire au leur.

Le féminisme de tous les jours avec lequel j'ai grandi n'était pas présent dans ces cours, les femmes avaient la théorie mais pas la pratique. Alors même que ces femmes étaient impliquées dans un type d'organisation "progressiste", on aurait dit qu'on passait des heures en classe et en groupes de sensibilisation [*consciousness raising groups*] à essayer de les convaincre que les personnes racisées étaient humaines. Alors qu'il y avait à Sunnyside des femmes qui s'organisaient contre les réductions des aides sociales et la drogue dans le quartier, pour de meilleurs logements et des crèches, et qui ne se seraient jamais définies comme féministes. Elles étaient plus "féministes" dans leurs actes que beaucoup de femmes blanches des *women's studies*.

Je pense à ma mère qui a pris le temps de me faire la lecture chaque soir avant d'aller au lit, qui m'a acheté des vêtements pour l'école chez *Macy*, qui s'est battue pour que nous ayons toujours de quoi manger en dépit de sa maladie et qui m'aimait assez pour m'inculquer un sens de l'estime de soi, même si nous vivions dans ce quartier. Je rends hommage à la force qu'elle a eue d'élever une fille Noire au beau milieu d'une pauvreté oppressante – un défi pour beaucoup de mères Noires pauvres. C'est le genre de féminisme qui ne franchit pas les portes des classes des *women's studies*. En dépit du racisme, poursuivre des *women's studies* m'a permis de me sentir plus forte [*empowered*] en tant que femme Noire *queer*. Je suis fière de me définir comme féministe. J'ai acquis des compétences de pensée critique aux *women's studies* qui ont changé ma vie à jamais, et j'y ai rencontré de grand·e·s ami·e·s. J'ai assisté aux conférences de nombreuses féministes Noires que j'admirais, comme Alice Walker, qui a défini le terme "*womanist*".

Mais je pensais souvent à la dure vie que ma mère, et beaucoup de femmes Noires comme elle, ont mené dans ce pays, résultat de l'esclavage, de l'exploitation économique et de la violence systémique. Les *women's studies* n'ont pas à être une lutte de pouvoir entre des femmes blanches et des femmes racisées, même si c'est souvent le cas à cause du racisme des femmes blanches. En ce qui concerne la colère des femmes racisées, qui s'exprime dans et hors de la classe envers elles,

les femmes blanches doivent comprendre qu'il n'est pas question de "se sentir vexées" ou de "malentendus". Réduire nos problèmes de racisme à de simples "malentendus" est à la fois raciste et réducteur. C'est comme quand les hommes disent aux femmes qu'elles réagissent de manière exagérée à leur sexisme. La colère des femmes racisées est une réponse rationnelle à notre invisibilité. C'est une réponse rationnelle à une structure raciste, sexiste, capitaliste. Ce n'est pas constructif pour les femmes blanches de nous dire que notre colère rend difficiles nos rapports avec elles, que notre colère les rend mal à l'aise, que nous ne montrons pas une volonté de faire alliance avec elles. C'est un exemple classique du racisme des femmes blanches. Elles n'arrivent pas à admettre qu'en nous disant qu'il n'y a pas de place pour notre rage, elles deviennent une part de ce qui nous colonise – le déni de notre réalité. Elles doivent accepter le fait qu'elles ne comprennent pas nos expériences et qu'elles ont l'opportunité d'apprendre quelque chose, peut-être même sur elles-mêmes, au lieu de vouloir nous faire taire. Alors seulement il pourra y avoir une réelle compréhension entre nous.

En écrivant cet essai, je me suis souvenu de féministes racisées que j'ai rencontrées, comme Cherrie Moraga, Audre Lorde et bell hooks. Quand je lis leurs écrits à propos du racisme des femmes du mouvement dans les années 1970, beaucoup de ce qu'elles racontent peut s'appliquer aux programmes des *women's studies* d'aujourd'hui. C'est la triste tragédie du féminisme, que malgré de tels écrits, cela constitue toujours une grande partie de nos interactions avec les femmes blanches. C'est comme si la plupart des programmes de *women's studies* étaient devenus une version institutionnalisée de leur privilège blanc. Je regrette que des femmes comme ma mère ne soient pas prises en compte dans les *women's studies*. C'est pour des femmes comme ma mère et les mères de mes amies que je milite avec des femmes racisées : pour introduire le savoir de tous les jours de ces femmes au cœur du féminisme.

*J'aimerais dédier cet essai à ma mère, Aldean Brooks,
à ma sœur décédée, Tara, et aux parents de mes amies.*

Black Feminism in Everyday Life
Race, Mental Illness, Poverty and Motherhood
extrait de *Colonize This!: Young Women of Color on Today's Feminism*
recueil de textes édité par Daisy Hernandez et Bushra Rehman, 2002